



# FRANCO ÉCOSSAISE



## EDITORIAL

### *La prudence de l'Ecosse.*

*Pendant l'épisode des affrontements Espagne-Catalogne, l'Ecosse s'est montrée d'une discrétion exemplaire, Nicola Sturgeon se contentant de déplorer les violences policières et les affrontements physiques au moment du référendum catalan. C'est qu'à tort ou à raison – et je crois à raison – l'Ecosse se considère comme différente des diverses autres entités géographiques européennes qui aspirent à des degrés divers à l'indépendance. Aucune d'entre elles, en effet, ne peut se prévaloir de plusieurs siècles d'indépendance ni d'avoir renoncé à cette indépendance qu'après un long débat au sein d'un parlement aussi représentatif qu'une telle assemblée pouvait l'être à l'époque. Mais cette réserve s'explique aussi par un élément plus conjoncturel.*

*Dans mon dernier éditorial, je soulignais à quel point les derniers scrutins avaient été défavorables au SNP, notamment l'élection improvisée du 8 juin 2017 à la Chambre des Communes. Même si le parti nationaliste reste majoritaire (35 élus sur 59), il n'en a pas moins perdu 21 sièges au profit des trois partis unionistes et notamment du parti conservateur qui passait d'un élu à treize. Ce vote montrait clairement que les électeurs écossais ne donnaient plus la priorité à la question de l'indépendance mais plutôt à l'avenir post-Brexit de l'Ecosse.*

*C'est ce que dut constater Nicola Sturgeon, qui, dans un premier temps, avait espéré que le large vote écossais en faveur du maintien dans l'UE allait renforcer le camp des partisans de l'indépendance. Aussi, depuis le 12 septembre, date où a été approuvé en seconde lecture, à Westminster -c'est-à-dire dans son principe mais pas dans ses détails- ce qu'on appelle le EU withdrawal bill qui consiste à transposer dans le droit britannique les quelque 12000 règlements européens auxquels le Royaume-Uni s'est soumis depuis son adhésion, l'Ecosse se bat pour que des dispositions, notamment en matière de pêches, d'agriculture et d'environnement – qui actuellement sont des domaines dévolus au gouvernement écossais ou partagés entre les deux gouvernements - ne reviennent purement et simplement dans l'escarcelle du gouvernement de Londres.*

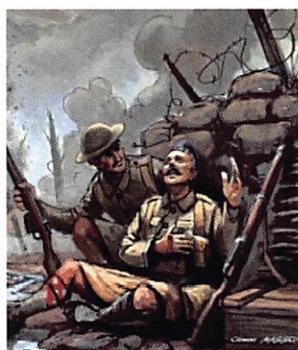
*D'où des négociations quasi permanentes entre les deux gouvernements qui, pour l'instant piétinent plutôt, mais on peut compter sur Nicola Sturgeon pour que le statut issu de la loi de dévolution de 1997, et sans cesse approfondi depuis, sorte indemne, voire amélioré, des négociations du Brexit.*

Jacques Leruez

## Cats and dogs at Lochnagar Crater

Cette année encore Lydie Delalande et moi-même avons représenté l'AFS à la cérémonie commémorative du 1er juillet au Cratère de Lochnagar. Ce fut toutefois une expérience inhabituelle. Toute la cérémonie s'est déroulée sous une pluie diluvienne, sans accalmie. Certes, au cours des années passées, nous avons parfois vu des nuages et essuyé quelques courtes averses en ces lieux mais nous n'avions jamais reçu une telle douche sous laquelle parapluies et imperméables étaient totalement inefficaces. Il y avait beaucoup de monde, les Britanniques, venus tout spécialement de Grande-Bretagne, étaient comme d'habitude nettement majoritaires si bien que la pluie n'a aucunement perturbé la cérémonie. Tout le monde est resté stoïque et recueilli jusqu'à la fin. Les discours, les récitations de poèmes, les prières, le dépôt des couronnes de coquelicots, les cornemuses se sont succédés comme si de rien n'était. Et, à la fin, nous avons formé la grande chaîne humaine autour de cratère et lancé des pétales de coquelicots auxquels se mêlaient pour la première fois des bleuets. Mais il y avait cette année une autre innovation importante. Ce lieu de

mémoire exceptionnel possède désormais son historique : *The Labyrinth*. C'est une série de vingt panneaux présentant des souvenirs touchants et personnels, des photos et des documents associés à Lochnagar Crater. Ce n'est pas, au sens strict du terme, un parcours initiatique mais c'est un parcours qui permet de pénétrer dans tout ce qui donne à ce lieu une valeur humaine et symbolique. Cet admirable travail de recherches fut accompli par Richard Dunning, Iain Fry et tous les fidèles *Friends of Lochnagar* qui entretiennent et veillent sur ce lieu toute l'année.



Je conclurai ce compte rendu par un brin de *British humour* : le commentaire de Richard Dunning envoyé par mail aux *Friends of Lochnagar* le lendemain de la cérémonie :

« *I just wanted to say, as some of you may have gathered, it was a little damp on the morning of July 1st* »

Ginette Dalleré et Lydie Delalande

## Charles Rennie Mackintosh en France (1923-1927)

### *2ème partie*

Les Mackintosh restent à Illes-sur-Têt jusqu'au début de l'été. Ensuite, pour trouver la fraîcheur de la montagne, ils se déplacent en train jusqu'à Villefranche-de-Conflent où ils font escale avant de poursuivre jusqu'à Olette où ils séjournent à l'Hôtel de la Fontaine, ancien relais de poste. Le patron, Monsieur Sickart, leur fait bon accueil. Pendant leur bref séjour à Olette, ils visitent quelques-uns des villages hauts perchés sur le flanc de la montagne. Mackintosh s'extasie devant les églises ; il évoque : « les plus inaccessibles et les plus délicieuses petites églises, comme celle de Marians, Jujols ou Canavels... »

Depuis Olette, les Mackintosh continuent jusqu'à Mont-Louis qui va devenir un de leurs lieux de villégiature préférés ; ils y retournent pendant l'été de l'année suivante. Parmi les trois hôtels de la ville, ils sélectionnent l'Hôtel Pyrénées. Le patron généreux leur consent un tarif préférentiel de 30 francs la semaine, qui

comprend une réduction supplémentaire pour un long séjour. Pour Mackintosh, le pays est un véritable enchantement ; il l'appelle « a fairyland of flowers » et réussit à capter toute la beauté des fleurs sauvages dans une série d'aquarelles dont cinq nous sont parvenues. Celles réalisées à Mont-Louis en juillet 1925 sont de vraies natures mortes, des compositions soigneusement arrangées et mises en page et rendues avec une précision scientifique.

Les Mackintosh voyagent ensuite vers l'extrême ouest des Pyrénées, traversant la frontière pour gagner le Pays Basque espagnol. Ils poussent une pointe jusqu'à Font Romeu ; ils visitent l'enclave espagnole de Llivia, où, dans l'église, Mackintosh est frappé par la grande beauté de l'autel doré à l'or fin, avec des scènes de la Nativité délicatement ciselées et peintes. Pour sa part, Margaret est séduite par les bannières de soie accrochées dans l'église et par les statues de la Madone.

Ils poursuivent leur périple jusqu'à Foix, via Tarascon et de là, se rendent au Cirque de Gavarnie. Ensuite, ils rebroussement chemin et passent en Aragon, où ils s'arrêtent à Torla. Ils continuent jusqu'à Mauléon, séjournant à l'Hôtel Bidegain. Ils y passent un moment agréable. Margaret, toujours sensible aux belles choses et avec son œil d'artiste-peintre, évoque les carafes de couleur vieux rose scintillant au soleil. Elle fait état également de la salle à manger de l'hôtel avec une cuisine ouverte au bout d'où ils peuvent apercevoir le château d'Andurain de Maÿtie, exemple remarquable de l'architecture du grand Sud-Ouest au début du XVIIe siècle.

Un court trajet en autobus les emmène à Saint-Jean-Pied-de-Port, que Margaret qualifie de « charmante ville d'eau où la vie est douce » ; chemin faisant ils passent par Cambo-les Bains « où Rostand avait sa villa et où Sarah Bernhardt n'a jamais occupé la sienne ». A Saint-Jean-Pied-de-Port, ils achètent leurs billets de train à destination de San Sebastian. Margaret trouve le voyage en seconde classe « épouvantable » ; elle affuble de la même épithète le poste de douane à la frontière. En revanche, la ville de Fuenterrabia est « intéressante », de même que le port enclavé de Pasajes. Quant à San Sebastian, elle note que « la capitale d'été des Espagnols, avec une population de 50 000 habitants, à l'exception du vieux port de pêche, est très moderne, car la ville a été détruite par les troupes britanniques durant la guerre d'Espagne » en 1813.



*La Ville (1926)*

Un autobus les conduit ensuite à Pampelune « en passant par le cœur même du Pays Basque espagnol et la pittoresque petite ville perchée de Sarasa. » Et de là, ils continuent jusqu'à Biarritz, terminus de leur périple, et décrit par Margaret comme étant le « lieu de villégiature des Anglais en hiver, et des Français et des Espagnols en août et en septembre. »

Le voyage de retour les fait passer vraisemblablement par Toulouse et

Montpellier, et il y a toutes les chances pour que ce soit à cette occasion-là qu'ils passent quelque temps avec le professeur Patrick Geddes. Né à Ballater en Écosse en 1854, Geddes a beaucoup de cordes à son arc : il est biologiste, sociologue, géographe, philanthrope et urbaniste. C'est lui qui introduit le concept de « région » dans l'architecture et c'est lui qui invente le mot « conurbation ». Francophile, Geddes fonde en 1924 le Collège des Écossais à Montpellier. Les deux se connaissent déjà à Glasgow ; ils se retrouvent à Londres et Mackintosh apporte son concours dans le cadre d'une école d'été organisée par Geddes au King's College en 1915. Geddes lui voue une très grande admiration et pendant la Grande Guerre lui commande plusieurs projets, vraisemblablement pour l'Inde, mais dont aucun malheureusement ne sera réalisé.

Pour l'hiver de 1925, les Mackintosh s'installent à Port-Vendres, ville active à l'époque et important lieu de passage du fait de la liaison maritime entre la France et l'Algérie : trois navires partent deux fois par semaine pour Alger et Oran. Ils retiennent deux chambres à l'Hôtel du Commerce qui va être leur point de chute pendant tout le reste de leur séjour en France. Pour leurs deux chambres et la pension complète, vin compris, ils payent 8 shillings par jour. L'état de santé de Margaret qui souffre de graves problèmes cardiaques ne laisse pas envisager d'autre solution.

L'Hôtel du Commerce est géré par Monsieur Dejean et son épouse sur les bases d'une pension de famille. Y logent également la grand-mère ainsi que la fille Dejean et son mari. Quant au personnel, Kim, le serveur, fait constamment appel à Mackintosh pour apprendre le mot anglais des aliments qu'il lui sert. Charles et Margaret sont considérés comme faisant partie de cette grande famille; ils sont traités à la fois avec familiarité et avec respect.

L'Hôtel du Commerce n'est plus un hôtel, il est transformé en appartements. Une succursale de la Banque Populaire du Sud est installée dans ce qui en 1925 est le Café du Commerce. En 2004, une plaque en bronze à l'effigie de Mackintosh est posée sur le mur latéral de l'hôtel, rue Jules-Ferry, pour évoquer son passage dans ses murs et à la même occasion, le pont en bas de la même rue est baptisé « Le pont Mackintosh ».

Les Mackintosh occupent les deux

chambres avec balcon à l'angle du bâtiment, d'abord au deuxième et ensuite au troisième étage. De ce fait, ils sont aux premières loges pour observer l'activité portuaire ; le balcon est une fenêtre ouverte sur le monde et c'est de là que quatre aquarelles en particulier semblent avoir été peintes, réalisées dans un style très différent des autres aquarelles, un style qui semble préfigurer le réalisme allemand des années 1930 – à tel point que l'on se demande si effectivement elles sont de la main de Mackintosh, d'autant plus qu'elles ne portent pas de signature. Mais Mackintosh ne signait pas toujours ses aquarelles ...

Jusqu'à présent, la source principale des informations concernant leur séjour en France est les abondantes annotations de Margaret dans le livre d'Amy Oakley et ses trois longues lettres à Jessie Newbery en décembre 1923, décembre 1924 et janvier 1925. Mais il existe une source encore plus riche qui nous fournit des informations précieuses sur la vie quotidienne du couple et sur la méthode de travail de Mackintosh. En plus, elle nous éclaire grandement sur les relations entre Charles et Margaret pendant leur séjour en France.

Les années passées à Port-Vendres sont parmi les plus heureuses de leur vie. Mackintosh s'adonne à sa nouvelle passion, l'aquarelle, il se fixe un nouveau but, la peinture devient peut-être une forme de thérapie pour lui. Peut-être les choses sont-elles un peu plus difficiles pour son épouse. Même si elle a son propre atelier à Amélieles-Bains, elle semble cesser toute activité artistique dès son arrivée en Roussillon : elle ne dessine plus, elle ne peint plus, elle ne brode plus. En revanche, elle lit beaucoup, elle fait de longues promenades, elle fait un peu de couture. Mais surtout, elle est là pour son mari. Malheureusement, ses ennuis cardiaques sont toujours présents.

Mackintosh sait en son for intérieur que côté architecture, il n'a plus rien à espérer. À Glasgow, on ne parle plus de lui. Le séjour à Londres n'a rien apporté non plus. Avec une très grande lucidité, il revient à ses premières amours et se consacre corps et âme à l'aquarelle : ainsi la boucle est bouclée. Mais, à vrai dire, Mackintosh n'a jamais abandonné l'aquarelle, car bon nombre de ses dessins architecturaux sont au moins partiellement colorés, sinon entièrement peints, ce qui les fait ressembler à des aquarelles.

Sa chambre d'hôtel mise à part, pour la première fois de sa vie, Mackintosh ne possède pas d'atelier à proprement parler. Mais à Port-Vendres et dans ses environs, il va trouver le plus grand atelier qui soit, à savoir le monde extérieur et le grand air. Il peint depuis sa chambre d'hôtel mais la plupart des aquarelles sont réalisées en plein air sur place : sur le port, ailleurs dans Port-Vendres, à la campagne, dans les petits villages des alentours. Il apporte à ses travaux tout le soin de l'architecte-dessinateur, il leur infuse la lumière et les couleurs du Midi. Il fait un sort particulier à Port-Vendres qui figure dans le plus grand nombre des aquarelles qui nous sont parvenues ; en revanche, Collioure, fréquenté par des grands comme Corot, Signac, Matisse et Derain et de ce fait mieux connu, ne figure que dans trois aquarelles.

Au printemps 1927, Margaret part seule pour Londres. Elle y reste pendant six semaines du 11 mai jusqu'à la fin du mois de juin. Elle doit se faire soigner pour ses problèmes cardiaques récurrents ; elle programme quelques séances chez un dentiste londonien. Elle emporte avec elle plusieurs aquarelles espérant les placer dans des galeries d'art.



*A southern port (1925)*

Pendant son absence, Mackintosh rédige une lettre par jour, constituant ainsi ce qu'il appelle 'The Chronycle'. Il commence le jour du départ de Margaret et continue jusqu'à la veille de son propre départ pour Douvres où il va retrouver l'épouse qui lui manque tant. Dans ces 23 lettres, Mackintosh commente son quotidien à Port-Vendres, décrit l'activité du port, détaille son propre travail, évoque l'avancement de ses travaux, parle de l'hôtel, du personnel et des clients. Sur ces pages s'écrit l'immense tristesse qu'il ressent maintenant qu'il est seul et à chaque page il exprime son désir d'avoir des nouvelles de son épouse et de la revoir très vite à ses côtés. Le style des lettres est spontané, le ton celui de la conversation : Charles parle directement

à Margaret. Il lui livre ses observations minutieuses, ses commentaires, ses pensées au fil de la plume, le tout ponctué de traits et de tirets. La ponctuation est souvent oubliée, de même que les lettres majuscules, la syntaxe est parfois bancale, les fautes d'orthographe nombreuses : Mackintosh est vraisemblablement dyslexique. Au fur et à mesure, les lettres deviennent de plus en plus denses. Conscient des tarifs postaux comme de son budget serré, Mackintosh fait tenir un maximum d'informations sur une page ; comme ça, les frais de poste pour un maximum de cinq feuilles plus l'enveloppe ne dépasseront pas 1,50 franc. Les six premières lettres sont écrites au crayon car Mackintosh imagine que cela fait plus léger ; les dix-sept autres sont écrites à la plume.

Nous ne disposons pas des lettres et cartes envoyées par Margaret à son mari. Si on doit faire confiance à ce dernier, elle écrit bien moins souvent que lui, mais dans les lettres de Mackintosh, on relève néanmoins des allusions à quelque 23 lettres ou cartes postales écrites et envoyées par elle ; autrement dit, elle semble avoir répondu à chacune des lettres de son mari. Les réponses de Margaret sont sans doute moins longues – cela se comprend vu sa santé fragile, ses rendez-vous médicaux et dentaires, sans compter ses démarches auprès des galeries londoniennes. La réaction du mari est compréhensible : il s'inquiète pour son épouse loin de lui, il s'interroge, il veut tout savoir d'elle ...

Mackintosh transmet le menu détail de sa vie quotidienne : il évoque le temps qu'il fait, l'activité portuaire avec l'arrivée et le départ des navires, les cargaisons souvent exotiques, les autres clients de l'hôtel, le patron et son épouse, le personnel, les disputes qui font que les repas sont parfois gâchés. Les menus sont décrits soigneusement : l'agneau qu'il apprécie particulièrement, le poisson de la Méditerranée, les légumes frais et surtout les haricots verts, le jambon qu'il trouve délicieux, le « Rockéfort », son fromage préféré, les petites cerises de Céret ... Le français, reproduit phonétiquement, apporte une note touchante.

Ces lettres sont précieuses pour l'éclairage qu'elles nous apportent sur la vie des Mackintosh à Port-Vendres. Elles nous éclairent également sur le grand amour qui les unit. Plusieurs sont signées « MMYT », c'est-à-dire « My Margaret Your Toshie ». Mais elles sont tout aussi riches dans la

mesure où elles nous éclairent sur la façon de travailler de Mackintosh – et sur une aquarelle en particulier, 'The Rock', le gros rocher de l'Anse Christine à Port-Vendres. La lecture de ces lettres nous montre que Mackintosh porte à ses aquarelles le même soin extrême qu'un autre apportera à ses peintures à l'huile. La notion que l'aquarelle est vite expédiée avec quelques traits de pinceau et qu'elle saisit un moment fugitif est complètement rejetée ici. Rien que pour 'The Rock', Mackintosh fait état d'une trentaine d'heures de travail, sans compter le temps déjà consacré à cette aquarelle avant le départ de Margaret pour Londres. Lui-même reconnaît son manque de rapidité : « J'avance très lentement parce que j'ai encore tant de problèmes à régler. »

Dans chacune de ses aquarelles, Mackintosh arrange sa composition afin d'obtenir un effet harmonieux. A cette fin, il n'hésite pas à modifier l'aspect des paysages et les perspectives. Parfois l'aquarelle est un amalgame de plusieurs points de vue. Alors que la plupart des sujets ont été identifiés – le titre donné par l'artiste est souvent clair en lui-même – un petit nombre a résisté à toute identification catégorique.

Au détour d'un courrier en date du vendredi 13 mai – date fatidique – Mackintosh partage avec son épouse ses sentiments concernant le tabac français et en même temps se livre à une tirade véhémement à l'égard des Américains. Mackintosh est un grand fumeur – il l'est depuis toujours. « Je commence à détester le tabac français depuis que les Américains en assurent sa manufacture – autrefois, il était léger et parfumé – maintenant il regorge d'eau, il est dégoûtant, il me donne la nausée. » Et d'ajouter : « Je pense que je déteste tout ce à quoi touchent les Américains sur le plan commercial. Leur idée, c'est de travailler pour les masses et tant pis pour l'individu – notre idéal à nous consiste à travailler pour le meilleur genre d'individu qui soit et les autres suivront. Qu'ils aillent au diable. [...] Qu'ils aillent en enfer avec leur cinéma, leur architecture et leurs théâtres ». Cet anti-américanisme se comprend quand on se souvient qu'à Glasgow, c'est l'engouement pour l'architecture d'inspiration américaine qui a sonné le glas pour la carrière de Mackintosh en tant qu'architecte.

Trois jours après, il revient sur le sujet. C'est la première chose qu'il raconte à Margaret, ce qui est curieux car d'habitude,

son souci premier, c'est la santé et le bien-être de son épouse. Il lui avoue d'emblée que sa langue est enflée, elle est boursouflée, brûlée ; il met tout sur le compte du tabac qualifié désormais de « diabolique » Il réitère ses sentiments sur un tabac qu'autrefois il appréciait beaucoup et qui ne lui procurait jamais ces sensations. « Je ne sais pas du tout quoi faire – peut-être fumer des Picaduros pendant une semaine ou deux. » Mais Mackintosh n'envisage pas d'arrêter de fumer. Quelques jours plus tard, il a des nouvelles plus rassurantes à communiquer : « Je fume des 'Picaduros' – et j'ai constaté qu'en séchant le tabac au soleil je le débarrasse d'une bonne partie de la 'sauce' dont il est saturé. Petit à petit, ma langue retrouve sa forme et ses dimensions normales. »

Lors de son voyage à Londres en 1927, Margaret, avait emporté au moins trois aquarelles avec elle dans ses bagages : 'Port Vendres', 'The Lighthouse' et 'Fetges'. Bien que vivant plutôt à l'écart, presque coupé du monde – Mackintosh parle de « charming seclusion » – il veut toutefois que ses œuvres soient accessibles au public. « Je ne pense pas qu'on peut porter un jugement sur mes œuvres, à moins de les voir accrochées à côté d'autres dans le cadre d'une exposition... elles doivent prendre leur place et se défendre. »

Dans un courrier en date du 16 mai 1927, il se dit content d'apprendre que les tableaux sont bel et bien arrivés à Londres. Mais Margaret ne doit pas s'en soucier, le but principal de son voyage, c'est de se faire soigner. Il s'interroge néanmoins sur l'effet que ses aquarelles lumineuses font dans la sombre ville de Londres. Le 30 mai, il suggère que Margaret offre l'aquarelle 'Fetges' à son dentiste en règlement de ses honoraires Cette aquarelle est l'une des préférées de l'artiste ; elle sera acquise ultérieurement par Walter Blackie, propriétaire de The Hill House à Helensburgh, et sera offerte à la Tate Gallery en 1929. Quelques jours plus tard, apprenant que la Leicester Gallery a accepté d'exposer les aquarelles, Mackintosh s'insurge contre le prix proposé à la vente, à savoir £30. Il trouve cela ridicule, mais rajoute que puisque le produit de la vente est destiné à Margaret, elle peut s'en séparer au prix de £10 même, si elle le souhaite ! Le 11 juin, il revient sur le sujet : il trouve toujours le prix de £30 absurde d'autant plus qu'à ses yeux, cette aquarelle est unique. En revanche, la somme de £25 ou £30 pour 'Port Vendres' lui

semble justifiée ; pour 'The Lighthouse' qu'il qualifie de « faux », il serait prêt à accepter £7 ou £10. Enfin, il conseille à Margaret de signer les aquarelles à sa place : « Prends un crayon et ensuite mouille la signature à l'eau froide – tu le feras beaucoup mieux que je ne saurais le faire. »

Toujours en 1927, Mackintosh expose 'Le Fort Mauresque' à la Galerie Georges Petit, rue de Sèze à Paris, dans le cadre d'une exposition consacrée à des artistes britanniques. La Leicester Gallery accepte de prendre en considération les aquarelles pour une exposition mixte, mais en l'absence d'un catalogue, nous ne savons pas si elles ont été exposées ou pas. Enfin, l'aquarelle 'Fetges' figure dans l'exposition organisée par la Société d'Artistes écossais à Edimbourg en 1928.

L'état de santé de Mackintosh reste préoccupant et au cours de l'été, il s'aggrave. Sur place, il consulte le docteur Bes qui diagnostique les premiers symptômes de ce qui va se révéler comme un cancer de la langue. Il lui recommande vivement de regagner au plus vite Londres pour y suivre un traitement.

À l'automne de 1927, Mackintosh quitte la France – il n'y retournera pas. Au Westminster Hospital de Londres, il subit un traitement au radium pour enrayer le cancer ; on l'opère et on lui enlève la moitié de la langue. Il porte un collier au radium. Il ne peut plus parler. Son amie de longue date, Margaret Morris, l'héberge dans sa maison de Hampstead. Lorsque les beaux jours reviennent au printemps, elle installe Mackintosh sous un saule qui n'est pas sans rappeler de meilleurs jours à Glasgow et la merveilleuse aventure des Willow Tearooms. Elle invente un système de signes permettant au malade de communiquer. La condition de Charles s'aggrave encore, il est de nouveau hospitalisé. Il meurt le 10 décembre 1928 à l'âge de 60 ans. Quelques jours après a lieu l'incinération au crématorium de Golders Green. Que deviennent ses cendres ? Une petite plaque, posée dans le cimetière de Golders Green, laisse entendre que ses cendres sont enterrées là, mais rien ne le prouve. Une autre version de l'histoire veut que Margaret retourne à l'Hôtel du Commerce en mai 1929. Elle vient pour exécuter la dernière volonté de son mari – elle marche le long du tunnel depuis Port-Vendres vers le Fort Mailly ; elle suit le chemin à travers les rochers vers le môle à

l'entrée du port, et là, elle répand les cendres de son mari sur les eaux de la Méditerranée.

Margaret mène une vie de nomade en France et en Angleterre jusqu'à sa mort à Londres le 7 janvier 1933. La même année, du 4 au 27 mai, est organisée à Glasgow la Mackintosh Memorial Exhibition. Trente-et-une aquarelles d'inspiration française sont réunies – ce sera pour la dernière fois. Pour les anciens amis et collègues de Mackintosh, les aquarelles sont une véritable révélation. À la fin de l'exposition, seules cinq restent invendues. Certaines ont disparu depuis – la seule trace, c'est la photo de l'exposition. Aujourd'hui, des aquarelles de Mackintosh figurent dans des collections privées partout dans le monde, d'autres sont présentées dans de grands musées tant à l'étranger qu'en Grande-Bretagne. Le plus grand nombre est soigneusement conservé au Hunterian Museum (Université de Glasgow). D'autres sont présentées dans des endroits prestigieux : la Tate Gallery, le British Museum ou encore le Scottish Museum of Modern Art à Édimbourg.

En France à l'heure actuelle, on se souvient de nouveau du passage du génie de l'architecture et de son épouse à Port-Vendres. En 2004, l'Association Charles Rennie Mackintosh en Roussillon est créée comme contribution de l'Écosse à la célébration du centenaire de l'Entente Cordiale. L'association se fixe comme buts : faire connaître la vie et l'œuvre de Charles Rennie Mackintosh, développer le tourisme culturel, et ouvrir la voie à des échanges interculturels dans l'esprit de Mackintosh.

Le récit des découvertes de la culture et de l'héritage locaux que les Mackintosh ont faites dans différents endroits des Pyrénées-Orientales est conté en trois épisodes, dans trois Centres d'interprétation différents. À

Amélie-les-Bains-Palalda, un ensemble de dessins d'architecture, tableaux, maquettes, photographies d'époque et vidéos raconte la vie et la carrière de Mackintosh avant sa venue en France et les premiers mois en Roussillon. L'exposition de Port-Vendres évoque le séjour des Mackintosh sur la côte – leur premier été à Collioure et les hivers de 1925 et 1926 à Port-Vendres. Le Centre propose des archives des années 1920 ainsi que des photographies de l'époque et des reproductions des célèbres aquarelles. Le troisième centre se trouve dans le Fort Liberia à Villefranche-de-Conflent ; c'est la plus grande et la plus complète des trois expositions.

Et puis, sur le plan régional, il y a le 'Mackintosh Trail', le Chemin Mackintosh, qui offre au visiteur un parcours présentant une trentaine des aquarelles sur le lieu même où elles ont été peintes. D'un point de vue purement mathématique, évidemment, c'est Port-Vendres qui arrive en tête avec pas moins de 13 sites identifiés et indiqués, et puis en ordre décroissant : Mont-Louis (dont Fetges et La Llagonne) avec 9, Ille-sur-Têt (4), Collioure (3), et enfin Amélie-les-Bains (2). Les Centres d'interprétation ainsi que le Chemin Mackintosh sont devenus des attractions touristiques et contribuent largement à l'économie de la région.

Toutes ces initiatives prolongent et gardent vivant le souvenir du plus grand architecte britannique du XXe siècle qui a consacré les dernières années de sa vie à la peinture et plus précisément à des aquarelles qui suscitent désormais l'admiration universelle.

George P. Mutch

Deuxième partie d'une conférence donnée le 12 octobre 2016

## Calcagus, un Vercingétorix écossais ?\*

*par Luc Duret*

Dans la *Vie d'Agriola*, Tacite retrace la conquête de la Bretagne (la Britannia, la Grande-Bretagne) par les armées romaines, et, plus spécialement, les sept années de campagne menées par celui qui fut son beau-père, Cnaeus Iulius Agricola. Au cours de la septième année, en 83, sous le règne de l'empereur Domitien, Agricola progresse en direction des Highlands du nord. Pour lui faire face, les peuples de la Calédonie enfin unis ont concentré, selon Tacite, plus de trente

mille hommes sur la pente du mont Graupius, une hauteur des Monts Grampians. Ils ont choisi pour chef suprême Calcagus. Ce nom paraît dérivé de l'irlandais, d'une racine \*Colg-, \*Calg-, porteuse du sens de "pointe" ou d'"épée". Calcagus signifierait à peu près "l'homme armé d'une épée". Sur l'image, le héros est représenté armé d'une pique dans la main droite, mais, de la main gauche, il serre en effet la garde d'une flamberge de belle taille, en accord avec ce que Tacite nous apprend de

l'armement des peuples bretons: "de petits boucliers et des épées démesurées (...) qui ne permettent ni le croisement du fer ni le combat rapproché".

L'image est un détail de la frise processionnelle qui, à Édimbourg, décore le pourtour de la *National Portrait Gallery*. Son auteur, le peintre William Hole (un représentant du préraphaélisme), y a fait défiler les personnages les plus éminents de l'histoire de l'Écosse, cent cinquante-cinq figures au total.



*Frise de W. Hole*

La frise se lit de droite à gauche. Calgacus, précédé seulement par l'évocation anonyme des Âges de la pierre et du bronze, apparaît le premier nommé dans cet immense cortège: c'est bien nous inviter à trouver en lui le premier défenseur de l'indépendance écossaise - l'équivalent, dans la conscience collective de ses compatriotes, de ce que Vercingétorix est pour nous

La coalition des Calédoniens, ancêtres des Écossais, résultant, selon Tacite, d'"ambassades et de pactes conclus avec tous les États" rappelle très fort la conjuration générale de la Celtique, en 52 avant notre ère, quand Vercingétorix "envoie des ambassades à tous les peuples". Et ce que César et Tacite nous disent de l'ascendant des deux chefs sur leurs nations respectives confirme la comparaison: "Vercingétorix, écrit César, jeune homme qui était parmi les plus puissants du pays et dont le père avait détenu le premier rang dans toute la Gaule (...), à l'unanimité se voit confier le commandement suprême ». Tacite, de son côté, présente Calgacus comme "un chef qui, entre plusieurs autres, se distinguait par la vaillance et par la naissance".

Au moment où va s'engager une bataille décisive, Calgacus, avec les mots que lui prête Tacite, prononce une harangue destinée à galvaniser ses troupes. Sur plusieurs points nous la trouverons en consonance étroite avec les propos attribués par César à Vercingétorix. Mais, pour mieux nous en assurer, il est nécessaire de consacrer d'abord quelques minutes à la lecture du discours du chef des Calédoniens :

*"Toutes les fois que j'examine les causes de la guerre et la nécessité qui nous presse, j'ai grand espoir qu'en ce jour votre union inaugurerait l'indépendance, pour la Bretagne entière. En effet, vous faites bloc et ignorez la servitude; plus de terre après la nôtre, et même sur mer pas de sûreté, parce que la flotte romaine nous y menace. Ainsi le combat et les armes, qui sont le parti honorable pour les braves, sont aussi le plus sûr pour les lâches. Les batailles antérieures, où la Bretagne a lutté contre les Romains avec des fortunes diverses, lui laissent dans nos bras un espoir et une réserve, parce que pour nous, les plus nobles de tous ses enfants, qui habitons à ce titre au fond de ses retraites et n'apercevons aucun des rivages asservis, la souillure de l'oppression n'entachait même pas nos regards. Placés aux confins du monde et de la liberté, nous avons été précisément défendus jusqu'à ce jour par cet éloignement et par le mystère qui couvrirait notre nom; or tout ce qui est inconnu passe pour prodigieux. Mais aujourd'hui l'extrémité de la Bretagne est ouverte à l'ennemi; au-delà, nul autre peuple, rien que les flots, les rochers et, plus dangereux encore, les Romains, dont on chercherait en vain par la soumission et la réserve à éviter l'insolence. Brigands du monde, depuis que, dévastant tout, ils n'ont plus de terres à ravager, ils fouillent la mer; avides de posséder, si l'ennemi est riche, de tyranniser, s'il est pauvre, ni l'Orient, ni l'Occident ne les a rassasiés; seuls entre tous ils convoitent avec la même ardeur l'opulence et l'indigence. Voler, massacrer, ravir, voilà ce que leur vocabulaire mensonger appelle autorité, et faire le vide, pacification.*

*Chacun n'a rien de plus cher que ses enfants et ses proches : la nature l'a voulu; les nôtres sont pris par des levées pour subir ailleurs l'esclavage; si nos femmes et nos sœurs échappent à la brutalité ennemie, elles sont souillées, au nom de l'amitié et de l'hospitalité. Biens et revenus pour l'impôt, terre et récolte pour les prestations frumentaires, que dis-je ? corps et bras pour l'aménagement des forêts et des marais sous les coups et les injures, tout est épuisé. Les esclaves de naissance ne sont vendus qu'une fois, et, qui plus est, leurs maîtres les nourrissent; la Bretagne achète chaque jour sa servitude, chaque jour l'entretient. Et de même que, dans une domesticité, les esclaves dernièrement achetés sont la risée même de leurs camarades, dans ce vieil esclavage de l'univers on s'en prend à nous, les derniers venus, les sans-valeur, pour nous exterminer; car nous n'avons ni champs, ni mines, ni ports, à l'exploitation desquels nous soyons*

*réservés. Et puis la vaillance et la fierté des sujets déplaisent aux maîtres; l'éloignement et l'isolement par eux-mêmes sont d'autant plus suspects qu'ils protègent mieux. Aussi, n'ayant à compter sur aucune indulgence, prenez enfin courage, que vous teniez surtout à la vie ou surtout à la gloire. Les Brigantes, sous la conduite d'une femme, ont été capables d'incendier une colonie, d'enlever un camp, et si le succès ne les eût engourdis, ils auraient pu secouer le joug. Nous, qui sommes inviolés et insoumis, nous qui allons apporter au combat l'esprit d'indépendance, et non des regrets, montrons dès le premier choc quels défenseurs la Calédonie s'est réservés.*

*Croyez-vous les Romains aussi valeureux à la guerre que débauchés en temps de paix? Ce sont nos dissensions et nos discordes qui leur donnent du lustre, les défauts de leurs ennemis qu'ils font servir à la gloire de leur armée; cet amalgame des peuples les plus opposés, si les succès le maintiennent, les revers le dissocieront; à moins que, par hasard, les Gaulois, les Germains et (on a honte de le dire) beaucoup de Bretons, qui peuvent prêter leur sang à la tyrannie de l'étranger, mais qui furent plus longtemps ses ennemis que ses esclaves, ne vous semblent retenus par un fidèle attachement! Crainte et terreur sont faibles liens d'amitié; écartez-les, ceux qui auront commencé de craindre commenceront à haïr. Tout ce qui encourage à vaincre est pour nous; les Romains n'ont pas d'épouses pour les enflammer, pas de parents pour leur reprocher leur fuite; beaucoup sont sans patrie ou d'une autre patrie que Rome. Peu nombreux, désorientés, ne voyant autour d'eux qu'objets inconnus : ce ciel, cette mer et ces bois, ils nous sont livrés par les dieux comme emprisonnés et ligotés. Ne vous laissez pas effrayer par une vaine apparence, par l'éclat de l'or et de l'argent, qui ne protège ni ne blesse. Au milieu des rangs ennemis, nous trouverons des bras à notre service. Les Bretons reconnaîtront leur propre cause; les Gaulois se rappelleront leur indépendance passée; comme naguère les Usipiens ont lâché les Romains, tous les autres Germains les abandonneront. Et après cela, plus rien à redouter: des fortins évacués, des colonies de vieillards, des municipes affaiblis et désunis; d'un côté, l'obéissance forcée, de l'autre, l'injuste tyrannie. Voici leur chef, voici leur armée; là-bas sont les impôts, les mines et les autres châtiments des esclaves; les souffrir à tout jamais, ou vous venger tout de suite: ce champ de bataille en décidera. Donc, au moment de marcher au combat, pensez à vos ancêtres et à vos descendants."*

Relisons les premiers mots de Calgacus: ils sont faits pour inspirer à ses troupes la confiance dont il est rempli : "J'ai grand espoir qu'en ce jour votre union inaugurerà l'indépendance, pour la Bretagne entière".

Un tel espoir dérive largement d'une sous-estimation de la valeur de l'adversaire: "Croyez-vous les Romains aussi valeureux à la guerre que débauchés en temps de paix?". Calgacus souligne l'infériorité numérique de l'armée d'Agricola et la représente prise au piège, désorientée, perdue, effrayée par le mystère d'une contrée inconnue. Confiance présomptueuse, mépris de l'adversaire: dans ses *Commentaires* César, déjà, prêtait à Vercingétorix ces deux traits. Devant Auaricum (= Bourges) assiégé, comme ses soldats ont suspecté un moment sa loyauté, leur chef s'adresse à eux afin de les raffermir. Avec audace il leur déclare que "la victoire (est)... désormais assurée pour lui et pour tous les Gaulois" contre des Romains inférieurs en nombre et surtout en courage, eux qui ont refusé le combat qu'il leur offrait et "honteusement ont regagné leur camp".

Lorsque Vercingétorix se promet une victoire qui sera celle de tous les Gaulois, son assurance trahit la volonté qu'il a de jouer un rôle fédérateur: au succès de sa lutte, le sort de la Gaule entière est lié. Or, Calgacus, au commencement de son discours attribue à la bataille à venir une dimension toute pareille. Elle doit être l'épisode fondateur d'une *libertas* promise non pas aux seuls Calédoniens, mais à la Bretagne entière.

L'indépendance commune représente pour le chef écossais l'enjeu du combat. C'est bien ce même idéal qu'on trouve à l'origine du soulèvement des Gaules. César marque clairement ce point: Vercingétorix "convertit à sa cause tous ceux de ses compatriotes qu'il rencontre; il les exhorte à prendre les armes pour la commune liberté".

Mais si l'on en croit leur chef, les Gaulois n'ont pas à défendre seulement leur indépendance: la survie des leurs est en jeu. Voici, d'après César, comment Vercingétorix s'y prend pour justifier aux yeux des gens d'Auaricum la cruelle politique de la terre brûlée : "ils devraient trouver bien plus dur encore que leurs enfants et leurs femmes soient emmenés en esclavage et qu'eux-mêmes soient égorgés : c'est là, fatalement, le sort qui attend les vaincus". Femmes et enfants déportés, réduits en servitude,

population combattante exterminée: Tacite, à son tour, a mis dans la bouche de son Calgacus, contre les Romains, une accusation de génocide véritable: "les nôtres (i.e. nos enfants et nos proches) sont pris par des levées pour subir ailleurs l'esclavage; nos femmes et nos sœurs (...) sont souillées (...) Dans ce vieil esclavage de l'univers, on s'en prend à nous (...) pour nous exterminer".

Calgacus avait-il donc lu César pour y recueillir thèmes et termes de son propre discours ? C'est évidemment exclu! c'est Tacite qui s'inspire des Commentaires, et, nous allons le voir maintenant, de toute une tradition historiographique et rhétorique qui comporte ses *loci communes*, stylisation, motifs ou développements obligés

Force est d'avouer que Tacite a conçu Calgacus comme un barbare fort cultivé! Son discours procède d'un esprit richement nourri, à un triple égard : art oratoire, culture littéraire, connaissance de la philosophie.

Dans la bouche de ce barbare, la maîtrise des techniques rhétoriques se traduit notamment par l'abondance et le bonheur des *sententiae*. On nomme *sententia*, en termes de rhétorique, un "trait", une pensée ou une expression ingénieuse que sa vigueur, sa concision, sa construction, souvent antithétique et paradoxale, imprime dans la mémoire d'une manière indélébile.

Le plus bel exemple de telles formules nous est offert par la phrase où Calgacus stigmatise la rapacité des Romains: "seuls entre tous ils convoitent avec la même ardeur l'opulence et l'indigence". "Convoiter l'indigence": l'alliance de ces deux termes à peu près contradictoires forme un oxymore, et cette figure de style est renforcée par l'assonance "opulence / indigence" qui, dans la traduction, s'efforce de rendre le jeu étymologique *opes / inopiam* de la phrase latine. Du même passage nous allons tirer un bon échantillon de la culture littéraire du chef calédonien. *Raptores orbis*, "brigands du monde", "pillards de toute la terre", voilà ce que sont à ses yeux les Romains. L'expression n'est rien d'autre qu'une variante de celle qui apparaissait dans un fragment des Histoires de Salluste, une lettre censée se rapporter à un épisode de 66 av. J.C., où le roi Mithridate qualifie les Romains de *latrones gentium*, "détrousseurs des nations". L'imitation de Salluste se trouve corroborée par l'examen des contextes: dans les deux textes il est dit que les Romains,

à peine ont-ils fini d'écumer une moitié de la terre, aussitôt se retournent, insatiables, vers des horizons opposés, jusqu'aux extrémités du monde.

Un autre point du discours fait entendre un écho aussi net de Salluste. Calgacus représente à ses troupes que la vaillance au combat, glorieuse pour les braves, pour les lâches est aussi le parti le plus sûr. Salluste avait prêté la même idée (une sententia bâtie sur des antithèses) à Catilina, lorsque celui-ci exhorte ses partisans au moment de livrer bataille devant Pistoia: "dans les combats, toujours, les plus poltrons sont le plus en péril; l'audace tient lieu de rempart".

Salluste, donc, figure avec honneur dans le "bagage littéraire" de Calgacus. César aussi: il n'est pas nécessaire de revenir sur les points de contact que la présentation parallèle de Calgacus et de Vercingétorix nous a permis de mettre en lumière. Là n'est pas le plus étonnant. Mais imaginerait-on que Calgacus, cet habitant de la lointaine Calédonie, pût être familier même des anciens tragiques latins?

On connaît la devise cynique que Caligula avait empruntée pour la faire sienne au vieux poète tragique Accius: "Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent!" Le discours de Calgacus nous propose une variation sur ce mot célèbre. Calgacus insiste sur le fait que rien n'assure la cohésion de l'armée d'Agricola, que la crainte. Dès qu'ils auront cessé de les redouter, les mercenaires étrangers des Romains se retourneront contre eux: "ceux qui auront cessé de craindre commenceront à haïr" (32,2). Exact renversement de la formule d'Accius!

C'est Cicéron, dans le traité Des Devoirs qui nous a conservé cette formule, tirée d'une tragédie d'Atrée aujourd'hui perdue. Or les mots qui, dans la harangue de notre Calédonien, introduisent l'écho d'Accius, en parodiant son fameux *Oderint / dum metuant*, nous paraissent inspirés sans nul doute par le même traité de philosophie morale, De Officiis - et voilà qui nous révèle une solide culture philosophique chez le Vercingétorix écossais!

De fait, ayant posé la question ironique: croyez-vous qu'un attachement fidèle retienne sous ses ordres les soldats d'Agricola?, Calgacus apporte lui-même la réponse: "crainte et terreur sont faibles liens d'amitié".

\*Sall., Epist. Mithr. 22; 17

Ce disant, il se place dans le droit fil de la problématique cicéronienne. La question fondamentale du deuxième livre du *De Officiis* est en effet de définir le moyen de se concilier le bon vouloir des hommes: vaut-il mieux, pour le mériter, inspirer la terreur ou l'affection? L'analyse de la condition des tyrans - qui, en se faisant craindre de leurs sujets se condamnent eux-mêmes à les craindre sans cesse (fatal engrenage de la terreur!) - conduit Cicéron à se prononcer, bien sûr, pour la bienveillance, seule productrice d'affection. Et c'est bien ce que voulait faire comprendre à ses hommes l'ironie de Calgacus. "Crainte et terreur sont faibles liens d'amitié!".

Pour finir, quel paradoxe! Avant que le combat ne s'engage où va se jouer l'indépendance des Calédoniens, voire de tous les Bretons, leur chef nous apparaît, lui seul, déjà conquis, sinon soumis, tant il est pénétré de culture latine. Et le paradoxe est rendu plus surprenant par l'insistance qu'apporte Calgacus à affirmer que sa patrie est restée pure jusqu'alors du moindre contact avec le monde romain. Une chose est sûre: cette brillante culture, dont sont nourris ses propos, le chef indigène (à supposer que Calgacus ait existé) ne peut matériellement pas l'avoir de lui-même acquise. C'est la culture de Tacite en personne qui se projette dans un discours recomposé.

Calgacus n'est ici qu'un masque de l'historien, il est son truchement déguisé. Dans le discours attribué au chef barbare, un mot suffirait à nous en convaincre: le mot *natura*.

Il est tout à fait révélateur que Calgacus recoure à l'argument de la loi naturelle, et cela dans un contexte où la protection des enfants et des femmes est avancée comme raison majeure de combattre. Cette référence à la nature qui dicte l'impératif d'une défense des valeurs familiales trahit les hésitations, le doute - ou plutôt la mauvaise conscience - de Tacite lorsqu'il s'interroge sur ce qu'est devenue la Rome impériale. Mariage, natalité, famille y sont en crise depuis la fin de la République, une crise si grave qu'Auguste avait dû promulguer des lois pour tâcher d'enrayer les progrès du célibat et poursuivre l'adultère comme un crime contre l'État. Et précisément du vivant de Tacite, vers le temps où Agricola menaçait les Highlands, Domitien tenta, sans grand effet, de réactiver

la législation d'Auguste sur les mœurs.

Il faut garder présente à l'esprit une telle conjoncture pour donner leur valeur aux paroles de Calgacus, lorsqu'il expose à ses hommes que "les Romains n'ont pas d'épouses pour les enflammer, pas de parents pour leur reprocher leur fuite". Cette phrase ne se borne pas à constater un fait évident, que femmes et vieillards romains sont très loin du champ de bataille: au-delà de ce sens obvie, elle suggère que les Romains ne sont plus moralement capables de s'appuyer sur des valeurs familiales ni sur les vertus naturelles qui, jadis, ont fait leur grandeur et leur force, mais qu'ils ont perdues désormais, depuis bien longtemps.

En fin de compte, sous les termes du discours transparaissent deux questions qui hantent l'esprit de Tacite: premièrement, en comparaison de la pureté originelle des peuples barbares, que vaut notre civilisation? et, secondement, quelle peut être la légitimité de l'impérialisme romain, si la conquête est corruptrice et dévastatrice? L'opposition traditionnelle nature/culture sous-tend entièrement la harangue. Les Calédoniens, nous dit Calgacus, ont pu préserver jusqu'à leur regard des souillures d'une civilisation qui a dénaturé les peuples de la Gaule. Les Romains, au contraire, les "civilisés", sont dépeints comme corrompus irrémédiablement, débauchés en temps de paix, cruels, inhumains dans la guerre, mus uniquement par leur cupidité et leur volonté tyrannique de domination.

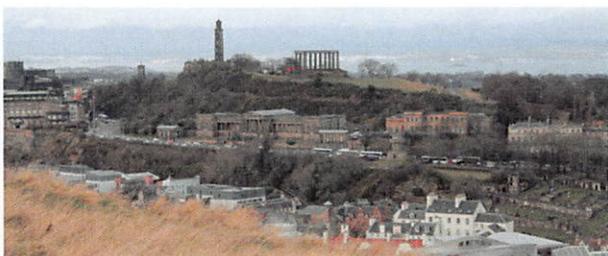
Le Calgacus tacitéen incarne le "bon sauvage" menacé par une *Pax Romana*, une paix qui pourrait bien n'être (comme aurait dit Bernanos) que "la paix des grands cimetières sous la lune". Mais tout le piquant du discours vient de ce que l'homme qui s'exprime au nom de la nature se révèle, dans ses pensées, dans ses mots, tout imbu d'une culture sans faille. Calgacus ainsi campé disparaît complètement derrière Tacite, au point que nous hésiterions maintenant à lui reconnaître quelque réalité historique que ce soit. (à suivre)

\* Première partie d'une conférence donnée par Luc Duret, Maître de Conférences honoraire à l'université de Paris 2, le 22 février 2017.

## La RHS et l'Athènes du Nord

*Extraits de la conférence prononcée au Collège des Écossais le 17 mai 2017 par Clarisse Godard Desmarets*

Au début du XIXe siècle, Édimbourg s'affirme comme la capitale intellectuelle et culturelle du Royaume-Uni. L'ancienne Royal High School, bâtiment de style néo-grec construit entre 1825 et 1829 par l'architecte Thomas Hamilton (1784-1858), incarne l'ambition de la ville de devenir une nouvelle Athènes.



*Vue de Calton Hill*

Implantée sur le flanc sud de Calton Hill (5-7 Regent Road), site préservé face à la Vieille Ville, l'école s'insère dans un paysage pittoresque et symbolique qui fait écho à celui de l'Acropole grecque [Fig. 1]. La renommée de la Royal High School est telle au début du XIXe siècle qu'il faut la considérer comme l'école nationale d'Écosse. La valeur universelle du site sur lequel elle se situe est consacrée par le classement des Ancienne et Nouvelle Villes au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1995. Pourtant plusieurs projets récents de rénovation urbaine pourraient remettre en cause ce classement. Le projet de transformation de l'ancienne Royal High School en hôtel de luxe suscite les craintes des experts ICOMOS (International Council on Monuments and Sites), comme aussi la transformation du site de Caltongate, la reconstruction du St James Centre, l'extension de la gare de Waverley, la reconversion de l'ancienne Donaldson's School (West Coates) et celle des India Buildings (11-15 Victoria Street, 18-20 Cowgate). Si la sauvegarde du patrimoine architectural hérité de l'époque Géorgienne constituait l'une des priorités de la ville dans les années 1970, cette dynamique semble aujourd'hui s'inverser à Édimbourg. La municipalité paraît pour le moins divisée entre les partisans d'un développement du secteur hôtelier supposé offrir emplois et rentrées fiscales et les partisans d'une protection accrue du paysage urbain, le tourisme reposant en partie sur l'offre patrimoniale de la ville. Cet article se

propose de revenir d'abord sur l'histoire de la Royal High School en tant qu'institution puis d'étudier la spécificité architecturale du bâtiment de l'architecte Thomas Hamilton et la symbolique du Calton Hill.

### *Une institution ancienne majeure pour la ville d'Édimbourg et pour l'Écosse*

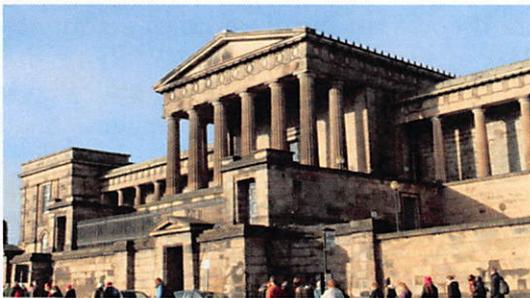
L'existence de la Royal High School en tant qu'institution remonte probablement au XIIe siècle. Au cours de son histoire, elle a élu domicile à différents endroits de la ville et est située, depuis 1968, à Barnton dans la périphérie nord-ouest de la capitale écossaise. Les historiens relient volontiers sa fondation à celle de l'abbaye et du monastère de Holyrood. Le roi David Ier fonda Holyrood en 1128 et il est probable qu'un séminaire, ou institution religieuse, ait vu le jour à la même période à proximité du palais royal. En 1519, l'école détient le monopole de l'éducation à Édimbourg et il est fait obligation à tous les bourgeois du bourg d'y placer leur progéniture sous peine de devoir s'acquitter d'une amende. La High School passe sous le contrôle des magistrats d'Édimbourg au début du XVIe siècle, sans toutefois que ses liens initiaux privilégiés avec la Couronne ne disparaissent.

Au milieu du XVIe siècle, une bâtisse imposante, illustrée dans Memorials of Edinburgh, est louée au pied de Blackfriars' Wynd (1555-1569). Ce bâtiment, accessible par une cour intérieure, avait été le palais ou l'hôtel particulier de l'archevêque James Beaton et de son neveu le cardinal Beaton. À l'époque, Blackfriars' Wynd et les autres ruelles étroites et en pente de la Vieille Ville reliant la High Street à Cowgate sont occupés par les citoyens les plus fortunés de la ville.

En 1577, grâce à une dotation substantielle de la reine Marie, l'école est relogée par la municipalité dans de nouveaux locaux plus spacieux situés dans le jardin de l'ancien monastère dominicain de Blackfriars, Blackfriars' Yard (devenu par la suite High School Yard). Ce bâtiment, achevé en 1578, constitue la première construction véritablement conçue pour héberger l'école. C'est de ce bâtiment que provient le blason sculpté où apparaît la

devise de la Royal High School : « Musis Republica Floret » (« L'État prospère grâce aux Muses »)<sup>1</sup>. Sans impliquer de mutations profondes, la Réforme religieuse renforce les liens de l'école avec la ville et dissout progressivement ceux avec l'Église. Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, les chefs successifs de l'établissement occupent une place importante dans la vie de la cité. Pendant cette période, il est du ressort de la municipalité de veiller au bâtiment de l'école dont elle est propriétaire, de fixer le programme d'étude, d'établir les règles de discipline, de nommer les chefs d'établissement et les maîtres, de procéder au paiement de ces derniers et de fixer le montant des frais d'inscription.

Sur la carte d'Édimbourg de Gordon of Rothiemay (1647), la proximité géographique entre l'école (Town's School) et l'Université (Town's College) apparaît très clairement. Ces deux institutions gérées par la ville sont situées sur Kirk of Fields et datent de la même époque puisque l'université est fondée en 1583. La légende de la carte mentionne « W. Academia » et « X. Schola Latina », soit l'Université et l'école latine. L'enseignement repose alors sur l'apprentissage des lettres classiques et du latin. Le développement de la Royal High School s'effectue en parallèle de celui de l'Université.



*Vue rapprochée de la Royal High School  
Hamilton*

Sur la carte de William Edgar (1765), dans cette même zone du bourg d'Édimbourg, se concentrent l'université (College), l'école (High School) et l'hôpital (Royal Infirmary), ce qui démontre une proximité entre l'enseignement des textes classiques et celui de la médecine. Dans ce dernier champ d'étude, Édimbourg commence à exceller (les examens y sont organisés en latin jusqu'en 1826). En 1763, on compte un peu moins de deux cents écoliers et pas moins de cinq cents vingt ans plus tard, ce qui fait de

la Royal High School la plus grande école de Grande-Bretagne. Grâce à l'acquisition d'un terrain à côté du site de Blackfriars appartenant au Royal Infirmary, l'école peut s'étendre à l'intérieur du mur d'enceinte en 1777. Œuvre de l'architecte Alexander Laing, cette nouvelle construction est orientée nord-sud alors qu'auparavant le bâtiment était orienté est-ouest [Fig. 2].

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Royal High School forme les futurs acteurs des Lumières Écossaises à l'instar de James Hutton, John Watson, Robert Adam, Alexander Wedderburn, Robert Mylne, Thomas Coutts, Henry Dundas, premier vicomte Melville, et William Smellie. L'institution est pleine de vitalité lorsque décède, en 1809, celui qui l'a présidée pendant quarante ans, Alexander Adam. Sir Walter Scott, Lord Cockburn, Francis Horner, Henry Brougham et Francis Jeffrey ont tous fréquenté ses bancs et, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le prestige de la Royal High School lui vaut d'attirer des élèves venus de toutes parts. Son système éducatif fait même des émules de l'autre côté de l'Atlantique.

Vers 1820, l'élan qui avait donné lieu, en 1777, à la construction d'une école sur Infirmary Street s'exprime à nouveau. Les locaux sont devenus trop exigus du fait de l'accroissement des effectifs. La pression démographique se traduit alors par une augmentation de la superficie totale de la ville. Le North Bridge, ce pont chevauchant le Nor'Loch construit entre 1763 et 1772, est en effet le prélude à la construction, au nord de la Vieille Ville, de plusieurs villes nouvelles répondant aux exigences sanitaires et au mode de vie raffiné des élites. Le plan proposé par l'architecte James Craig est choisi par la municipalité en 1767.

Du fait de la construction de cette Ville Nouvelle, une forme de ségrégation sociale apparaît et les élites installées sur les artères prestigieuses de Queen Street et de Great King Street rechignent peu à peu à envoyer leurs enfants dans la Vieille Ville. Le North Bridge et le South Bridge, lequel est construit entre 1786 et 1788, forment une artère encombrée inconfortable pour de jeunes écoliers. La High School voit donc ses effectifs menacés tandis que de petites écoles privées dans la Nouvelle Ville captent un contingent croissant d'écoliers.

\* Ce blason figure actuellement dans la grande salle de la Royal High School sur Regent Road. Une copie a été installée en 1973 dans les locaux de la nouvelle école de Barnton. Si le choix de cette devise demeure obscur, il est affirmé qu'un État ne saurait prospérer sans système éducatif reposant sur un solide enseignement humaniste.

La municipalité tarde pourtant à réagir en raison du mauvais état de ses finances. La ville d'Édimbourg fait faillite en juin 1833.



*Old Royal High School Laing*

L'école est aussi fragilisée par la création, en 1824, d'une institution rivale, l'Edinburgh Academy. Plusieurs personnalités éminentes assurent alors que la formation de la Royal High School, essentiellement basée sur l'étude des lettres classiques, est inadaptée. L'industrialisation croissante justifierait, selon eux, une place accrue des sciences et des mathématiques dans les programmes d'étude. Lord Cockburn, Lord Jeffrey et Sir Walter Scott, quoique tous trois d'anciens élèves de la Royal High, sont à l'origine de la création de l'Academy. La structure du bâtiment conçu par l'architecte William Burn (1789-1870), sur des terres appartenant à l'Hôpital Heriot, apparaît clairement sur l'Ordnance Survey de 1853. De nombreuses objections sont pourtant émises à l'encontre de l'Academy. Cette école, aux frais de scolarité plus élevés que ceux de la Royal High School, serait destinée à une élite fortunée, ce qui entre en contradiction avec l'essence égalitaire des institutions écossaises. Ses détracteurs soulignent, par ailleurs, la nature très anglophile du projet éducatif. L'un des objectifs assumés de l'Academy était, en effet, de pouvoir rivaliser avec les écoles privées anglaises sélectives (public schools) qui disposaient alors d'un monopole d'entrée aux prestigieuses universités d'Oxford et de Cambridge.

### *La Royal High School de l'architecte Thomas Hamilton et la symbolique de Calton Hill*

Face à l'insatisfaction grandissante de la population, la municipalité d'Édimbourg propose la construction d'une école au cœur du nouveau centre de gravité de la ville. Plusieurs sites sont tour à tour envisagés, en particulier le Mound et l'Excise Office à Saint Andrew Square. À la même époque, on débat de la construction, à Édimbourg, d'un monument à la patrie (National Monument) dédié aux victimes des Guerres Napoléoniennes. Il devait faire écho à celui de Londres.

L'idée qu'Édimbourg serait une sorte d'Athènes du Nord moderne germe au cours de ce débat des années 1817-1819. Le peintre Hugh William Williams (1773-1829) est l'un des premiers à établir un parallèle entre Édimbourg et Athènes. Si Londres est la capitale politique, Édimbourg doit devenir la capitale culturelle et intellectuelle, une nouvelle Athènes quand Londres est Rome. L'école et le National Monument sont tous deux pressentis pour occuper le site du Mound. William Henry Playfair (1790-1857) a commencé, en 1822, à construire la Royal Scottish Academy mais le site demeure dans l'ensemble vierge de toute autre construction.

Calton Hill est finalement retenu pour accueillir le monument aux grands hommes. L'implantation de la Royal High School sur cette colline, aux côtés d'une réplique du Parthénon, s'inscrit donc dans une même volonté de célébration patriotique, et la construction de ces deux bâtiments publics est concomitante. Bien que Calton Hill ait été systématiquement écarté au cours des années 1822-1823, la Royal High School figure sur la carte d'Édimbourg de 1823 contenant les projets de construction pour la ville. La perception de cette partie de la ville change aussi à la faveur du développement de la Nouvelle Ville jusqu'à Leith. Influencés par la théorie du pittoresque développée au XVIII<sup>e</sup> siècle, les architectes William Stark (1770-1813) et William Henry Playfair affirment l'importance de préserver la beauté naturelle du site de Calton Hill, de valoriser sa topographie et d'intégrer la nature dans le développement urbain. Cette esthétique urbaine contraste avec celle ayant guidé la construction de la première Nouvelle Ville, laquelle est traversée par des axes et des perspectives.

Toute l'importance de la Royal High School à l'échelle locale et nationale est affirmée par la ville qui dispose, en 1825, d'agents chargés de collecter les souscriptions en faveur de la Royal High School à Édimbourg et à Londres mais aussi à Calcutta, Madras, Bombay et Kingston en Jamaïque. Membre fondateur de la Royal Scottish Academy, l'architecte Thomas Hamilton réalise une construction fonctionnelle et un bâtiment imposant de style néo-classique (néo-grec), sorte de temple du savoir [Fig. 3]. Ce chef d'œuvre de style néo-grec est jugé comparable aux constructions de Leo von Klenze et de Karl F.

Schinkel en Allemagne et à celles de William Wilkins et de Robert Smirke en Angleterre. Le portique hexastyle de style néo-grec confère sa majesté à un édifice visible depuis la Vieille Ville. Thomas Hamilton ne s'était pas rendu en Grèce mais l'ouvrage de Stuart et Revett, *Antiquities of Athens* (1762), constitue une source probable d'inspiration. Les références de Hamilton à Athènes sont nombreuses. Le portique de la Royal High School n'est en effet pas sans rappeler celui du temple d'Héphaïstos sur le site de l'Agora grecque et celui du temple de Thésée. Les colonnades d'ordre dorique, quant à elles, font écho au rez-de-chaussée de la Stoa d'Attale.

Avant la construction de monuments véritablement significatifs sur Calton Hill, Lord Cockburn affirmait que le surnom de « Modern Athens » pour Édimbourg était à peine justifié. Le bâtiment construit par Hamilton est dès lors très important car il consolide un paysage symbolique

illustré par l'architecte George Meikle Kemp (1840-1846). En répondant au Parthénon (le National Monument), la Royal High School joue le rôle de propylée, lequel marque l'entrée de l'acropole à Athènes. Ce bâtiment a dès lors participé au façonnement de l'identité d'Édimbourg en tant qu'« Athènes du Nord ». Depuis le départ de l'école en 1968, le bâtiment de l'ancienne Royal High a perdu son lustre. Plusieurs utilisations ont été tour à tour envisagées pour l'édifice parmi lesquelles la création d'une future Assemblée d'Écosse (avant l'échec du référendum sur la dévolution en 1979) et plus récemment la création d'un Musée de la Photographie. Les projets actuels soumis à l'analyse de la Mairie, de Historic Environment Scotland et d'Edinburgh World Heritage visent à trouver une fonction pérenne à cet édifice classé, cher à la population et situé sur un site majeur de la ville d'Édimbourg et figurant au patrimoine mondial de l'UNESCO.

## Mathieu Mazé. L'invention de l'Ecosse

*Premiers touristes dans les Highlands. Ed. Vendémiaire, 2017, 364p. 25€*

Aux environs de 1750, peu après la bataille de Culloden, qui marque la fin politique des Stuarts (1746), les montagnes écossaises, jusqu'alors réputées « pays sauvage » et hostile, commencent à voir accourir des voyageurs venus du Sud. Deux œuvres littéraires à succès illustrent et amplifient ce phénomène : la révélation du barde celtique Ossian par James Macpherson (1761) et le *Voyage dans les Hébrides* de Samuel Johnson et James Boswell (1775). De plus, au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, les guerres napoléoniennes interdisent aux Anglais les voyages sur le continent européen et contribuent à les diriger vers l'Ecosse. Enfin, la vogue du romantisme, illustrée par le poème *La Dame du Lac* de Walter Scott, (1810), puis par ses romans à partir de *Waverley* (1814) achèvent de faire de l'Ecosse *the place to see*. De tout cela, résulte pour les Highlands, une mise en exergue totalement innovante et crée dans ces régions autrefois déshéritées, une véritable activité touristique qui modifie, en un siècle environ, la physionomie du pays.

Mathieu Mazé a consacré à ce phénomène sa thèse de doctorat de l'Université de Paris-1, qu'il nous offre aujourd'hui sous forme de ce livre élégant, d'une lecture agréable, plein de récits de

voyages, assis sur une documentation sans faille, avec des illustrations d'époque bien choisies. (On peut seulement regretter qu'il ait dû limiter son enquête au tourisme britannique, excluant ainsi des ouvrages aussi intéressants que le *Voyage en Angleterre / en Ecosse et aux Hébrides* de Faujas de Saint-Fond, 1797 et des épisodes aussi célèbres que le séjour aux Hébrides de Félix Mendelsohn, 1830.

Avec un louable souci de la chronologie, M. Mazé distingue soigneusement les étapes de l'évolution du tourisme dans la période envisagée ; conditions matérielles du voyage, de la chevauchée aventureuse à la diligence confortable et au bateau à vapeur des années 1830 (en attendant bientôt le chemin de fer), nombre et qualité des auberges, organisation et coût des voyages, et surtout, *last but not least*, la perception esthétique et morale des paysages et des monuments, essor du romantisme aidant.

On ne saurait trop recommander la lecture de ce solide et séduisant ouvrage, avant tout voyage dans l'Ecosse des Highlands, ou comme substitut au voyage pour les sédentaires.

Michel DUCHEIN

# L'ASSOCIATION FRANCO-ÉCOSSAISE EN L'AN 2018

## COMITÉ DE PATRONAGE

Président :  
Jean GUÉGUINO, GVCO, Ambassadeur de France  
Frédérique CHAUVENET, Présidente de l'Association  
Thouars-Marguerite d'Ecosse  
Philippe CONTAMINE, Membre de l'Institut,  
Professeur émérite à l'Université de Paris IV  
Pierre DE BAECKER, Vice-Président honoraire  
Alain HESPEL, Président de la Fondation Catholique  
Écossaise

CE NUMÉRO A ÉTÉ RELU ET MIS AU POINT AVEC L'AIDE DE GINETTE DALLERÉ

## COMITÉ DIRECTEUR

Président : Jacques LERUEZ, CBE  
Vice-Présidents : Michel DUCHEIN, OBE  
Jean-Claude MARTIN  
Secrétaire générale : Catherine VALASTER  
Secrétaire générale adjointe : Anne-Marie JOSSE-AUZELLE  
Trésorier : Julien VALÉE

## MEMBRES DU COMITÉ

Ginette DALLERÉ - Lydie DELALANDE - Clarisse GODARD  
DESMARETS - Gérard HOCMARD, OBE - George P. MUTCH  
Aziza OUARTANI - Thierry RECHNIEWSKI -  
Henry SUHAMY.

## NÉCROLOGIE : *Marie-Danielle Leruez*

Marie-Danielle Leruez, épouse de notre Président, a succombé le 5 août dernier à une inexorable maladie, à l'âge de 85 ans. C'est, pour toute sa famille et ses amis, une perte irréparable car sa personnalité était de celles qui attirent au premier chef la sympathie et l'attachement.

Fille du professeur Michel Lejeune, éminent helléniste, membre de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, elle était née en 1932 à Paris. Elle avait passé, d'abord à Poitiers, puis à Bordeaux et à Paris, une jeunesse studieuse et sérieuse ; elle avait sept ans au début de la guerre, douze ans au moment de la Libération. Bachelière en 1950, elle s'inscrit à la Sorbonne pour une licence d'anglais, qu'elle réussit brillamment trois ans plus tard. Elle obtient alors un poste de lectrice de français à l'Université d'Edimbourg, son premier contact avec l'Ecosse, qui devait décider de toute la suite, puisque c'est à Edimbourg qu'elle fait la connaissance d'un jeune lecteur de cette même université, venu de Caen, nommé Jacques Leruez, qu'elle épousera en août 1956. Cette même année, elle est reçue à l'agrégation d'anglais.

Elle commence alors une carrière d'enseignante, d'abord au lycée Jeanne d'Arc de Rouen. Elle y restera huit ans et c'est là que naîtront ses deux filles, Elisabeth et Marianne. En septembre 1964, la famille s'installe à Paris. Marie-Danielle devient directrice d'un pavillon de jeunes filles à la Cité universitaire du Boulevard Jourdan, le pavillon Honnorat, tout en poursuivant une carrière d'enseignante, au lycée Michelet de Vanves, au lycée Rodin à Paris, au lycée Claude-Monet, enfin au département d'anglais de la Nouvelle-Sorbonne (Paris-3), centre Censier, d'abord comme maître-assistante, puis maître de conférences. Outre son enseignement in vivo, elle participe activement à l'enseignement par radio et par correspondance (Radio-Correspondance) qu'organise Paris-3. Les collègues qui ont travaillé avec elle ont gardé un souvenir ému de ses qualités d'angliciste et d'organisatrice.

L'âge venu, la retraite de Marie-Danielle intervient en 1997. A cette date, elle était déjà entrée pleinement dans l'Association franco-écossaise puisque son mari en était le président depuis l'année précédente. Dès lors, Marie-Danielle a été continuellement présente parmi nous, toujours active à côté de son mari, toujours amicale, toujours efficace. Lors de nos conférences, tous les membres de l'Association gardent son souvenir au premier rang de l'assistance sans en manquer une seule. Tout cela jusqu'au jour où elle apparut fatiguée, toujours souriante mais fragilisée. C'était le mal sournois qui s'installait et qui allait, après un combat courageux, finir par triompher d'elle. Lors de la cérémonie d'adieu à l'église Saint-Albert-le-Grand, le 10 août, nombreux étaient les membres de notre Association, ainsi que ses anciens élèves, collègues et amis. Aujourd'hui, elle repose à La Cadière d'Azur (Var) où elle aimait tant sa maison qui était son lieu familial par excellence.

A notre président, à ses deux filles Elisabeth et Marianne, à toute sa famille, l'Association franco-écossaise présente ses condoléances désolées. Nous savons combien douloureuse est pour Jacques cette séparation après plus de soixante ans de vie commune. Nous partagerons avec lui le souvenir de Marie-Danielle, qui sera toujours pour nous vivace, lumineux et chaleureux.

*Michel Duchein*

## POUR ADHÉRER A NOTRE ASSOCIATION

Membre actif	45 €	Association ou Jumelage	60 €
Couple	60 €	Membre Bienfaiteur (à partir de)	80 €
Etudiant ou membre associé (envoi du Bulletin seul)	20 €		

La cotisation, valable pour l'année civile en cours, inclut l'abonnement au Bulletin (reçu fiscal sur demande)

Elle sera adressée au Trésorier de l'Association :

M. Julien VALÉE - 14 quater, rue Charles Rhône - 78100 ST-GERMAIN-EN-LAYE

par chèque, à l'ordre de

**l'Association Franco-Ecossaise**

ASSOCIATION FRANCO-ÉCOSSAISE  
Ancien Collège des Écossais  
65, rue du Cardinal Lemoine - 75005 PARIS  
<http://www.franco-ecossaise.asso.fr>

IMPRIMERIE ICE - 18300 SANCERRE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :  
JACQUES LERUEZ